

FRÉDRIK GARY COMEAU

Inventer le futur

Le futur sera tel que nous saurons l'imaginer. Néanmoins, la somme de nos appréhensions face à l'avenir donne souvent le vertige. L'une de ces inquiétudes concerne inmanquablement la vitesse inhérente à notre mode de vie. Cette croissance exponentielle, étourdissante pour certains, ne semble tendre vers aucune finalité. En tant que poète, je trouve exténuante cette idée selon laquelle le monde entier est voué à obéir à un rythme de vie toujours plus frénétique, toujours plus fragmenté. Éminemment conscients de frôler les limites temporelles de nos capacités humaines dans l'assimilation de l'information, nous sommes engloutis par une mouvance d'images et de paroles interchangeables. Sans cesse sollicités, incapables d'endiguer ce flot, notre vision se brouille devant le flou de ces mirages incessants. Il ne restera bientôt à notre imaginaire assoiffé qu'à sombrer dans l'aridité de ce marasme qui nous accable. Ou, plus simplement : comment communiquerons-nous nos états d'âme lorsque les cent quarante caractères admis par Twitter nous sembleront trop généreux ? Avec des grimaces et des sons gutturaux ? Voulons-nous vraiment composer des poèmes de primates urbanisés entre deux scanners biométriques ? À entendre les propos de certains adhérents à un nouveau mouvement populiste américain, on pourrait presque croire que nous y sommes arrivés !

Selon moi, il est donc impératif de renouer avec le souffle lent qui donne vie depuis toujours au poème. À chaque époque, l'humain s'est confronté au temps et à l'espace. À chaque époque, le poème et la prière ont su rythmer le jour en lui offrant de petites semilles de silence. Ces oasis temporelles, parsemées ici et là dans le vaste désert sans cesse grandissant des rumeurs

fulgurantes, sauront peut-être apaiser un monde se nourrissant d'imprudences véloces et de lumière aveuglante.

Nous avons assisté à une certaine recrudescence de l'intérêt pour la versification dans les premières années de notre nouveau siècle, surtout quand elle est libérée des restrictions inhérentes à la page blanche. Elle devient, à travers des formes performatives diverses, que ce soit le rap, le slam ou la théâtralisation, à la manière des spectacles récents de Fabrice Luchini ou de Roberto Benigni, incantatoire et conviviale. Le verbe réussit à happer et à bouleverser un public plus important en nombre lorsqu'il prend gorge, la gorge étant le territoire de chasse ancestral du poème. Quand il y a un retour à l'esprit de communion collective lors de la transmission d'une vision poétique, il y a une réception plus large, plus immédiate, plus viscérale. Le poème devient alors prétexte à une prière proche de la transe et fait tournoyer l'imaginaire de chacun comme le nom d'Allah fait tournoyer les derviches.

Si, selon la formule d'Alain Bashung, « l'homme de demain sera hors norme », c'est justement par le mélange des formes qu'il y aura avènement d'une nouvelle manière d'appivoiser le monde. Quand ce dernier met en musique le *Cantique des Cantiques*, quand Jean-Louis Murat chante *Les fleurs du mal* de Baudelaire, quand plusieurs chanteurs québécois arpentent l'univers poétique de Gaston Miron au sein du projet *Douze hommes rapaillés*, ils montrent la voie qui permettra à la poésie de s'insinuer dans les esprits d'une partie plus importante de la population et d'ainsi rythmer autrement leurs jours. Une multiplication d'initiatives de ce genre, une plus grande réciprocité entre les poètes et les artisans du monde du spectacle serait propice à un rayonnement plus important du poème dans l'espace culturel. Au Québec, le travail de Marcel Pomerlo est particulièrement louable, lui qui a mis en scène des œuvres de Jean-Paul Daoust. Il est aussi possible de transformer nos vers en mouvements, comme l'a si bien fait Catherine Lalonde avec son spectacle *Musica Nocturna*, qui allie danse et poésie, par exemple. Alors que les poètes ont souvent

tendance à s'isoler, à rester entre eux, l'avenir de la poésie pourrait se trouver dans le métissage et dans le partage, dans l'assouvissement des désirs multiformes du souffle poétique. Le poème doit souffler où il veut, pour paraphraser la maxime des Éditions du Noroît.

Sur un autre plan, le poème nous permet de renouer avec ce que les adeptes de la philosophie zen appellent notre Vraie Nature, c'est-à-dire cet état d'émerveillement perpétuel proche de l'état naturel d'un nouveau-né. Le poème nous permet également de perdre un peu la raison, d'effleurer la folie. Le philosophe Raphaël Enthoven parle de la folie comme étant non pas seulement « le langage des exclus, mais le fin mot de l'existence ». Il affirme aussi que « la folie apprend à aimer le silence, à désirer ce qui ne dure pas, à parler légèrement des choses graves ». J'avancerais que le poème arrive à accomplir tout cela et, en outre, permet de parler gravement des choses légères. Selon Érasme, à mesure que l'homme écarte la folie, il vit de moins en moins. Il en va de même pour la poésie. Le poème est l'espace éveillé où nous pouvons nous permettre de laisser affleurer un certain esprit onirique. Grâce à lui, nous pouvons également renouer avec la racine étymologique du mot *comprendre*, c'est-à-dire *ne pas exclure*. Le rapprochement avec l'altérité étant souvent ce qui anime les vers que nous offrons à l'humanité.

Je crois que notre monde a de plus en plus besoin des aires de liberté et de déraison qui sont le propre du poème. L'acte poétique et son partage pourraient devenir des remparts contre une certaine « démesure de la raison », selon la formule de François Heurot et Roger-Pol Droit, des baumes sur nos esprits assiégés par le mercantilisme exacerbé de notre époque. Il est donc d'une importance capitale d'inclure l'apprentissage de cet espace de liberté et d'altérité temporelle dans les curriculums de nos lieux d'enseignement afin de donner accès à une vision du monde moins circonscrite, à des pistes permettant d'errer dans l'imaginaire et d'éviter à ceux qui nous suivront de devenir perpétuellement prisonniers d'un univers sans folie.

Imaginons ensemble un monde où tous partiraient à la recherche de l'Autre, de ce qui l'anime profondément, armés de poèmes comme Diogène de sa seule lanterne. Imaginons des bibliothèques de poésie dans tous les lieux transitoires, dans toutes les gares et les aéroports. Imaginons, parsemées dans les villes, des capsules où l'on pourrait entendre les voix de poètes qui ont su définir chacun de ces espaces urbains. À Lisbonne, la voix de Fernando Pessoa ; à Santiago, celle de Gabriela Mistral. À Moncton, la voix de Gérald Leblanc ; à Montréal, celle de Leonard Cohen. À Mexico, la voix d'Octavio Paz ; à Damas, celle d'Adonis. À Belfast, la voix de Seamus Heaney ; à Buenos Aires, celle de Juan Gelman. Imaginons ensemble un monde où l'emprise impitoyable du temps serait désamorcée par les interstices où nous attend patiemment le poème. Imaginons la lenteur originelle de notre âme et succombons à son appel.

Le futur sera tel que nous saurons l'imaginer. Pour ma part, il m'est devenu impossible d'en rêver hors de ce jardin touffu et infini qui réside dans chaque manifestation vibrante de l'univers poétique. Le futur sera tel que nous saurons l'imaginer. Permettons-nous justement de l'inventer en nous arrimant aux sources mêmes du temps qui nous a façonnés.